



Nos limites / No limit

par

Gaultier Bès – Professeur agrégé en Lettres Modernes

« Bonjour à tous, je voudrais développer avec vous trois idées principales :

1. La crise anthropologique que nous traversons est une crise technique, une crise de la technique ou plus précisément de notre usage et de notre vision de la technique.
2. Les évolutions sociétales que nous combattons sont partie prenante du système économique démentiel, et de plus en plus démentiel, qui est le nôtre.
3. Par conséquent, le combat que nous menons ne sera audible et efficace que s'il se fonde sur une réponse globale et concrète à l'alliance objective de la technique sans âme et du marché sans loi.

Pour paraphraser Bernanos, je commencerais en disant « qu'on ne comprend rien à la crise anthropologique de notre civilisation si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une vaste soumission à la tyrannie de la technique ». Les grands mots, les grandes valeurs du temps - progrès, égalité, émancipation - cachent mal l'emprise croissante de ce que le philosophe de la technique Jacques Ellul décrit comme le *système technicien*. Emprise croissante sur nos vies et sur le plus intime de nous-mêmes.

En effet, aurait-on eu l'idée saugrenue de changer la définition du mariage et de la filiation si l'on n'avait eu la capacité technique de fabriquer sur commande des enfants pour ceux qui ne pouvaient pas en avoir par des voies naturelles ?

Non, jamais nous n'aurions eu cette idée !

C'est en réalité, me semble-t-il, moins le mariage qui ouvre le droit à la procréation artificielle (et bientôt à l'ectogenèse - c'est-à-dire à l'utérus artificiel) que la possibilité offerte - ou plutôt vendue - par la technoscience de manipuler la vie qui rend concevable l'idée d'un « mariage entre personnes de même sexe », la fiction de la procréation « homoparentale ».

Comprenons bien : ce n'est pas le droit au mariage qui ouvre le droit à la PMA et à la GPA mais la possibilité des manipulations techniques sur la vie qui rend concevable cette évolution sociétale. La technique n'a pas obéi au changement législatif, elle l'a permis. Elle a précédé, préparé, favorisé cette « réforme de civilisation » inédite. La technique ne suit pas l'évolution des mœurs, elle la provoque, elle la rend envisageable.

Ce que j'appelle dans ce petit livre, *Nos limites*, « l'empire de l'artificiel » commence quand nous confions à la technique, à ses machines de plus en plus complexes, l'intimité profonde

de nos existences. Quand d'outil utile au service d'un bien-être, d'un confort, la technique devient condition d'existence, nécessité sociale voire vitale.

Un exemple très simple de cette technicisation de notre quotidien, c'est évidemment les *smartphones*, qui sont des bijoux technologiques et à bien des égards aussi de véritables saloperies, pardonnez-moi cette expression ! Je m'efforce de résister, je résiste encore, mais déjà, il devient de plus en plus difficile de vivre dans nos sociétés contemporaines sans ces appareils ultra-technologiques, car nos activités sociales, administratives, professionnelles, etc., nous contraignent de plus en plus à rester connectés en permanence.

Mais il y a pire : il devient encore plus dur d'en dénoncer le caractère néfaste car cela, en effet, nous place immédiatement du côté des sacrilèges de la technique, de ceux qu'on appelle les « technophobes ».

Pourtant, les effets néfastes de ces appareils sont nombreux, on peut citer rapidement les éléments toxiques qui les composent comme le *coltane*, l'accoutumance qu'ils provoquent, les problèmes de concentration, sur les enfants en particulier (le professeur de lycée que je suis le voit au quotidien), les inégalités sociales renforcées puisque certains pour avoir le même appareil vont devoir sacrifier des choses plus nécessaires, quand pour d'autres évidemment cela ne représente pas une grande dépense, les nuisances, les bruits, les ondes, etc. Ce qui est intéressant donc, c'est que ce petit objet qui apporte indéniablement un confort et des facilités, provoque en même temps de grandes nuisances qu'il est impossible socialement de condamner sans se faire traiter de technophobe, ou pire, injure suprême dans nos sociétés productivistes, de « décroissant » !

Le technophobe est donc en quelque sorte le nouvel hérétique, l'adversaire du progrès, le trouble-fête, le rabat joie qui vient troubler le bonheur technologique - tellement et étonnamment vanté par un vieux monsieur, Michel Serres, qui a commis un ouvrage surprenant intitulé « Petite poucette ». Dans ce livre, il s'émerveille de ce que les enfants d'aujourd'hui n'ont plus besoin d'apprendre puisqu'ils sont connectés à des outils qui leur servent de mémoire supplémentaire ou de mémoire tout court et qui vont pouvoir, donc, se concentrer sur leurs activités créatives... Comme si le fait de stocker toutes nos « données » – nos lectures, nos découvertes, nos souvenirs - dans une mémoire artificielle, c'est-à-dire le fait de ne plus rien mémoriser, pouvait non seulement ne pas atrophier notre intelligence, mais en plus la développer en nous émancipant de cet effort ! Comme si une tête bien faite pouvait être une tête bien vide.

Je voudrais à ce sujet citer un extrait du dernier livre d'Olivier Rey, « Une question de taille », qui paraîtra en octobre, livre reçu à la faveur de l'amitié. Je vous en recommande vivement la lecture. Olivier Rey cite George Orwell : « En parole, nous serons tout prêts à convenir que la machine est faite pour l'homme et non l'homme pour la machine, mais

dans la pratique, tout effort visant à contrôler, à limiter un développement de la machine nous apparaît comme une atteinte à la science, c'est-à-dire comme une sorte de blasphème. »

Effectivement, notre société témoigne d'une religion de la technique - qui a ses fidèles, ses dévôts, ses inquisiteurs - face aux évolutions de laquelle il est de plus en plus difficile de se situer. Aujourd'hui, ce n'est plus seulement l'économie qui s'est désencastrée de toute décence morale, de tout système commun de valeurs, c'est aussi la science, et la technique.

Je voudrais vous parler d'une série – que j'ai découverte récemment – une série suédoise diffusée par Arte, « Real humans », en français « 100% humain », qui présente l'arrivée massive sur le marché des « hubots » - des robots extrêmement développés. Il paraît qu'en Corée, ils sont déjà arrivés à produire des robots qu'on ne parvient pas à identifier immédiatement comme tels. Il y a maintenant un trouble entre l'humain et le robot. Ce doute est déjà là.

Dans cette série qui n'est pas tellement de science-fiction et qui n'a pas beaucoup d'avance sur notre temps, les hubots - ces robots - servent d'abord à faire les tâches ménagères, le ménage, la vaisselle. Ils nous délivrent de ces corvées, puis rapidement deviennent des compagnons sexuels très performants. Ils passent l'aspirateur, et tout d'un coup, deviennent assez vite des pères potentiels... Et leur autorité croît dans ce qui reste de famille. D'outil, le robot devient ami, puis amant, puis maître ! Je vous rapporte un dialogue très intéressant extrait du deuxième épisode de la première saison : « Ceux qui nous critiquent, dit une femme à propos de son amant hubot, ceux qui nous critiquent ne savent pas ce que c'est que l'amour, ils ne comprennent pas. Pourtant, je n'ai jamais été aussi heureuse qu'avec lui. Nous nous aimons, nous voudrions avoir un enfant... »

2. Deuxièmement, les évolutions sociétales liées à la famille sont inséparables de nos modes de production et de consommation, au sein d'un système économique que nous savons tous, mondialisé. Je ne vais pas reprendre toutes les analyses de Michéa, déjà citées sur le système libéral-libertaire, voici quelques points néanmoins :

Il s'agit bien, au sein de notre société, de fragiliser, petit à petit, tous les liens de solidarité collective, de privatiser tous les biens communs - rappelons-nous par exemple, en 2011, en Italie un projet de privatisation de l'eau qui, heureusement, a été refusé par un référendum d'initiative populaire - qui existe là-bas ! Tout cela, pour que le marché s'empare de plus en plus de ce qui, auparavant, était gratuit, accessible à tous.

Un exemple très clair : c'est évidemment *Gleeden*, site de rencontres extra-conjugales qui s'affiche partout dans nos métros et qui est la parfaite rencontre du libéralisme et du libertarisme, c'est à dire une volonté de tout déréguler, d'allier en quelque sort

l'échangisme au libre-échange, au nom de la sainte devise libérale « laissez-faire, laissez-passer ».

Ainsi, cette dérégulation qui est le vrai visage de ce qu'on nous présente comme une émancipation, repose sur le refus de toute limite, de tout frein, institutionnel, collectif, légal ou symbolique, à la tyrannie du désir individuel, de la pulsion, du « toujours plus ! ».

Ainsi, la dérégulation économique et l'émancipation hédoniste contribuent chacune à sa manière au refus des limites inhérentes à la condition humaine. Si, dans notre système fondé sur la consommation maximale, le marché a tout intérêt à produire un consommateur atomisé, sans autre but que la jouissance et le profit, Il est intéressant de constater qu'à cette crise morale s'ajoute une crise écologique.

En effet, il ne faudrait pas oublier que ce sont **aussi** les ravages causés par une économie productiviste qui entraînent l'artificialisation de nos existences, et je vais m'appuyer, pour expliquer cela rapidement, sur un remarquable livre que je vous conseille vivement de lire, écrit par Alexis Escudero qui s'appelle « La reproduction artificielle de l'humain ». Ce livre vient de paraître aux éditions « Le monde à l'envers ».

Alexis Escudero donne deux exemples de cette origine économique des évolutions sociétales : d'abord les troubles de l'identité sexuée, puis les problèmes de stérilité.

Le premier chapitre, au titre particulièrement éloquent, s'appelle « Stérilité pour tous ! ».

Des études scientifiques de plus en plus nombreuses, montre un déclin de la qualité du sperme, bien sûr l'obésité, le stress, le tabagisme causent cela, mais également la pollution de notre environnement à commencer par les pesticides qui sont omniprésents dans notre agriculture et les hormones de synthèse que l'on trouve partout et qui sont autant de poisons qui, en se diffusant, intègrent la chaîne alimentaire et finissent par intoxiquer l'homme.

Je lis page 27 :

« ...Les humains ne sont pas épargnés : chez la femme, de trop rares études pointent la responsabilité des perturbateurs endocriniens (- ce sont des substances présentes dans tous les éléments que nous manipulons au quotidien -) dans les anomalies de la fonction ovarienne, de la fertilité, de l'implantation utérine après fécondation et de la gestation, ainsi qu'une augmentation de l'incidence du cancer du sein. Chez l'homme, le nombre de cancers des testicules imputables aux perturbateurs endocriniens, a doublé au cours de ces trente dernières années dans les pays européens, pour devenir le premier cancer de l'homme jeune.

Ces mêmes polluants entraînent une diminution de la production de testostérone des *fœtus* masculins *in utero* qui aboutit à des défauts de masculinisation chez les petits garçons et à la multiplication des malformations génitales directement liés à des problèmes de fertilité... » - je saute un passage, Alexis Escudero vous parle - «...Avis aux

militants de LMPT, C'est d'abord là que se joue l'abolition de la différence entre les sexes ! »

Ne vous méprenez pas : je ne dis pas que LA seule cause, la principale cause des évolutions sociétales EST économique mais il ne faudrait pas oublier que la pollution de notre environnement n'est pas sans conséquence sur la santé reproductive des hommes.

Escudero évoque un autre phénomène aussi méconnu qu'effarant : on constate chez les animaux et maintenant chez les humains, notamment dans certains peuples exposés à des conditions particulières, une modification significative du ratio sexuel à la naissance : de moins en moins de mâles (ou de garçons) par rapport aux femelles (ou de filles) !

Dans son livre, Alexis Escudero, développe la notion de « marché captif » : ce sont les dégâts causés par le système économique qui lui ouvrent de nouveaux marchés.

Je vous cite néanmoins cet extrait : « ...En somme, il suffit à l'industrie d'attendre que ses propres ravages lui ouvrent de nouveaux marchés (ici, évidemment le marché de la reproduction artificielle). Mutilés de leur capacité à se reproduire, les humains sont contraints de payer pour avoir des enfants, c'est ce qu'on appelle un *marché captif*. »

3) Alors que faire ?

Face au « meilleur des mondes » qui s'annonce, au post-humanisme qui commence, que faire ?

Bien sûr, sauver ce qui peut l'être, gérer la catastrophe en manifestant pour refuser l'emprise scolaire sur les consciences, le contrôle étatique qui est redoublé par un contrôle marketing et aussi un contrôle des données virtuelles, promouvoir bien sûr l'altérité sexuelle et dénoncer l'aliénation de la GPA.

Mais, si nous en restons là, j'ai peur que notre combat ne puisse pas être généralisé, universalisé, c'est-à-dire intégrer d'autres défenseurs de cette « dignité humaine » imprescriptible dont nous a si bien parlé Jean-Marie Salamito.

Il faut donc, à mon sens, tâcher de développer un discours plus global car la famille n'est pas une valeur, un étendard dont nous serions les possesseurs. La famille est un fait social, fondamental, le lieu par excellence de la solidarité, du don, où l'amour prime sur la performance et donc, nous ne défendons pas une, **NOTRE** vision de la famille, nous défendons la famille qui est bonne pour la société. Pas pour nous, par pour ma croyance ou ma philosophie, qui est bonne objectivement pour la société, parce que c'est là que l'on apprend la solidarité, le partage et le don.

Ce discours global doit, à mon sens, intégrer une remise en cause – radicale - de cette idéologie dévastatrice du *toujours plus* qui n'existe pas qu'au niveau sociétal mais qui est aussi le fondement même de notre système économique ; toujours plus de choses, de biens,

de gadgets, de trucs... souvent inutiles, obsolètes presque aussitôt qu'achetés, toujours plus d'argent et toujours plus de droits...

Nous devons nous opposer et, à commencer par notre comportement évidemment, nous opposer à cette folie du toujours plus. C'est ce que j'appelle modestement *l'écologie intégrale*, c'est-à-dire une écologie qui considère la vie sociale, la vie humaine dans toutes ses composantes sans oublier que l'homme appartient à un environnement, qu'il en est responsable et que l'écologie ne saurait être soit uniquement humaine – éthique – soit, uniquement environnemental. Nous sommes en interaction permanente avec le monde qui nous entoure et que nous ne pouvons combattre certaines évolutions sans remettre en question leurs causes. Autrement dit, nous ne pouvons pas continuer à déplorer les effets dont nous chérissons les causes.

Dernière remarque, et je vois que beaucoup commencent à le faire et c'est une source d'espérance pour moi. Nous pouvons entrer, chaque jour, en résistance active : je suis passé à Paris hier et je n'ai pas vu une seule affiche de *Gleeden* intégrale... ! Cela m'a fait vraiment plaisir... Je ne vous cache pas que j'ai eu la plus grande joie à commettre ce petit délit en déchirant allègrement une affiche !...

Commettre un acte anti pub, c'est décisif. Je crois que c'est là que commence la reprise en main de notre destin qui est d'abord la reprise en main de notre espace. Tâchons de faire sortir de l'espace public, de l'espace commun tout ce qui le condamne.

Permettez-moi de vous lire quelques-uns des points de conclusion de cet ouvrage :

1. Les progrès du techno capitalisme depuis deux siècles concourent à la stérilisation chimique de la population
2. La reproduction artificielle de l'humain ne signifie pas l'égalité des minorités et des majorités sexuelles dans leur rapport à la procréation mais, la soumission de tous à l'institution médicale, à l'état, à l'économie et à la tyrannie technologique.
3. Comble de la servitude volontaire, l'assistance médicale, si fièrement revendiquée dans la procréation, asservit les hommes et les femmes à une technocratie en blouse blanche, médecins gynécologues, banquiers en sperme et généticiens. Elles signent l'intrusion des experts et du pouvoir biomédical jusque dans la chambre à coucher.
4. La reproduction artificielle de l'humain génère un nouveau prolétariat, surtout féminin, contraint de louer son corps et de vendre les produits qui en sont issus. Elle transforme les enfants en produits manufacturés, monnayables sur un marché de l'enfant. Elle est une nouvelle forme de la traite des êtres humains qui ne dit pas son nom...
5. Tout ce qui était libre est accaparé, tout ce qui était gratuit devient payant, la procréation elle-même devient une industrie soumise à l'extension du domaine de

la lutte, à la guerre économique.

6. La reproduction du bétail humain est une étape nouvelle dans la rationalisation du monde et le pilotage automatique des populations.
9. La gauche techno libérale trans-humaniste, assumée ou non, inter LGBT, philosophe post moderne, cyber féministe entretient sciemment la confusion entre égalité et identité biologiques, entre émancipation politique et abolition de la nature. Sous couvert de progrès, cette gauche nourrit un projet totalitaire : l'abolition par recréation technologique de tout ce qui naît.
10. S'il reste à gauche des partisans de l'égalité et de l'émancipation, ils doivent prendre la parole et dénoncer cette entreprise menée en leur nom. »